

Souvenirs de René Caloz

Dans mon rétroviseur, la rédaction du «*Courrier de l'Unesco*» demeure sous l'image d'une véritable nécropole avec des noms chers, ceux des collègues disparus : Levantis, Arturo, Ronald, Jane, Robert, Anne, Marie, Philippe et, bien sûr, Sandy une vraie famille, autant d'amis défunts, les uns très jeunes, d'autres plus tard, tous trop tôt. Tous camarades confiants, compétents, actifs, attelés à une besogne complexe, exigeante. Qu'on ne me pousse pas trop à parler de cette époque lointaine. Je n'ai pas envie de devenir un survivant radoteur, gagné par l'émotion. J'essaie parfois de me cramponner à la faculté de me taire.

Sandy Koffler, je l'ai connu à ses débuts à l'Unesco, à l'hôtel Majestic, de si lugubre mémoire. J'étais alors journaliste, correspondant de presse suisse à Paris, depuis début 1946. La guerre terminée, un monde s'ouvrait sur des concepts inhabituels. Un vent de sagesse faisait fi des frontières, exaltait la coopération internationale, les valeurs humaines inspirées par la charte des Nations Unies et des organisations affiliées.

Les gens de mon âge, revenus des années désastreuses, reprenaient espoir, renouaient avec l'avenir. En journaliste qui avait vécu, correspondant de guerre en Italie, les derniers soubresauts des conflits sanglants en Europe, il n'était pas question de ne pas imprégner mes reportages de ce que je voyais naître à Paris, Londres et au-delà de l'Atlantique, avenue Kléber, en quête d'informations ou d'interviews avec des personnalités enthousiastes : James Torres Bodet, Jean Piaget, Frank Malina et aussi bien sûr, mon confrère américain Sandy Koffler.

Celui-ci se battait déjà comme un forcené avec des moyens rudimentaires pour donner forme, élan et calibre à un périodique nouveau. Il finit par baptiser « *Courier de l'Unesco* », ce message fidèle des principes essentiels proclamés par la Déclaration des Droits de l'Homme. Existe-t-il alors motif plus mobilisant pour un journaliste ?

On en est aux alentours de 1948. Comme beaucoup de confrères, j'admire le « *Courier* », son adolescence, sa réussite maîtrisée, ses perspectives prometteuses. S'enracine alors en moi le désir tenace de servir en journaliste à la manière de Koffler ; de respirer un air frais, loin des routines professionnelles accumulées qui me guettent.

Mais voici bientôt l'inattendu. Début 1960, je décide de mettre fin à mon contrat avec mon employeur suisse, les Éditions Ringier.

J'écris à la direction de l'Unesco : je suis candidat à un poste à la rédaction du *Courrier*. Je me prépare à une très longue attente quant à l'improvisiste, sonne la voix familière d'un vieil ami de Genève qui va me décrire une proposition qui doit me plaire, dit-il. Il souhaite que je participe avec lui à une expédition difficile qu'il prépare, une tentative de première sur un très haut sommet de la Cordillère des Andes ; pour l'alpiniste passionné que j'étais encore, je voyais là une occasion providentielle d'animer la vacuité momentanée de mon calendrier. J'accepte, nous concluons par un rendez-vous ferme : « dans trois mois à Cuzco ».

Mon plaisir d'alpiniste est assuré. Du côté de ma femme, c'est une autre histoire. En bonne danoise saisie par le vertige au seul récit d'une escalade, Kirsten pense avec raison que son mari, père de famille de deux jeunes enfants, chômeur de fraîche date de sa propre initiative, aurait mieux à faire que de s'en aller gigoter au-dessus de glaciers inconnus et lointains. Elle y voit pour le moins un excès de désinvolture. Avec le faible espoir de la convaincre, je hausse les épaules : « on en reparlera demain ».

Or le lendemain, autre surprise du destin : un téléphone de Koffler : « Un collègue à l'hôpital, on a besoin de toi dès demain matin, viens à la rédaction, temporairement, à titre de consultant ». On est, je crois, début avril 1960.

Trois semaines plus tard, place Fontenoy, René Maheu, Directeur général, me convoque, plaide pour que j'accepte sur-le-champ de partir pour Lomé : une mission intéressante dont l'urgence vient de lui être communiquée par Dag Hammarskjöld, secrétaire général des Nations Unies. Impératif : départ immédiat pour un séjour de deux ans au Togo. Comme ma famille, sans rechigner, sut la notion d'urgence, nous voici dans ce pays indépendant de fraîche date, dépourvu de presse écrite, avec comme objectif : créer et développer les conditions et le développement indispensable de l'information. Large mission qui sera interrompue par une autre, brève, au Sénégal, pour y remplacer un collègue de Paris et participer au démarrage d'une école africaine de journalistes créée conjointement par l'Unesco et l'université de Strasbourg au sein de la faculté de droit à Dakar.

Quelques mois après cet aller et retour Lomé-Dakar, je suis rappelé au siège. Cette fois pour intégrer la rédaction du *Courrier*, selon mes vœux comme adjoint de Koffler. Radieux printemps, bien sûr où intervient quand même une brève mission. C'est un aller et retour Paris-Léopolville, une entame dans mai 1961. Les Nations Unies jouent alors un rôle médiateur mémorable sur le vaste Congo en phase de décolonisation. Une mission d'avant-garde, m'a-t-on dit, en vue d'une appréciation globale des besoins de ce pays en matière d'information du public. Retour à Paris. Mon rapport sera matérialisé par l'envoi sur le terrain d'une équipe étoffée, celle de notre collègue Topuz, en mission de longue durée.

Je peux croire que les horizons africains sont derrière moi. Presque. Il y aura une autre mission en 1978 à Dar Es-salaam pour préparer une édition du *Courrier* en swahili, puis une autre, d'un mois, à Bangui en 1982.

Bref, me voici enfin enraciné à l'Unesco l'année 1961 au poste de rédacteur en chef adjoint du *Courrier*. Je retrouve un Sandy Koffler, toujours très amical tel que douze ans auparavant, acharné à la tâche, toujours à la poursuite d'un mieux, du mieux, farouchement hostile à la moindre résignation (lassitude ou défaitisme) à tout haussement d'épaules qualifié de sans importance quelque banale difficulté.

Le climat rédactionnel me convenait parfaitement, compte tenu des différences de nos caractères ou de nos origines. S'il se présentait une embrouille, un début de grogne ou de frottement d'humeur dans le cadre de la rédaction ou de celui de la hiérarchie du siège, occasions rares, je pouvais intervenir positivement en médiateur. Au cours des années, on voit le *courrier* se structurer et progresser grâce à un effort collectif tendu, soutenu de tous les membres de la rédaction. Koffler et moi partageons au mieux nos tâches réciproques dans un climat de confiance sans réserve de 1961 à 1977, date de son départ à la retraite.

Dès lors j'assume la relève pour deux ans. Années de « vaches maigres » : le DG, en dépit de ses absences longues et fréquentes, collectionnait dans son bureau des piles de dossiers de recrutement et retardait ainsi l'embauche de remplaçants au poste vacant du *Courrier* pour diverses raisons, ce qui accumulait les fatigues à tous les niveaux. Mes interventions séchaient dans le désert des étages « nobles. Pourquoi ? Pas de réponse. Donc place aux rumeurs : tous ces postes gelés mais présents au budget. Qui donc attend de disposer de cette tirelire ? Où en est l'Unesco ? Et ses idéaux ? On voyait dans toute la maison le doute phagocyter les meilleures volontés.

Quant à moi, ma retraite est datée : fin octobre 1978. Le DG me demandera de prolonger d'un an ce contrat. Je n'accepterai pas. Pourvoir l'Unesco d'un poste important a toujours été le devoir du Directeur général. Devant mon refus de prolongation, il insiste, fait demander mes raisons par son Cabinet et le bureau du personnel. Je finirai par lui en donner une, plus évidente que pertinente : parce que cela n'entre pas dans le cadre de mes projets » Tant pis. La courtoisie m'interdisait de parler vrai.

Avant le Directeur général René Maheu, ainsi qu'avec tous ses prédécesseurs, un climat de confiance absolue s'était édifié entre eux et le rédacteur en chef, climat consolidé par le succès du *Courrier* bien que Sandy Koffler eût toujours professé avec cran et appliqué avec rigueur, sa règle. « Pas un pouce carré de nos pages à sacrifier au culte de la personnalité ou de la brosse à reluire ». On verra quand même beaucoup plus tard, le *Courrier* montrer moins de répugnance aux trémolos de « master's voice » qui agacent tant le lecteur. Mais le successeur de René Maheu montrera à la longue d'autres exigences. Il innovera sans plus d'explication.

Prévoyait-on pour un prochain numéro un auteur africain ? Le Directeur général me le fait savoir : il veut voir le texte sur épreuve avant publication. Bon, le patron a le droit et le pouvoir d'exiger cela.

A la première occasion, on envoie le texte en question au Cabinet du DG où le patron n'est pas là, rentre dans une semaine. La semaine passe. Au Cabinet, pas de réponse, on attend.

Faudra-t-il pour autant retarder l'impression et la diffusion d'un numéro (payé d'avance par l'abonné) ? Je fais sonner le tocsin via le Cabinet. Lequel prend le risque de me donner un visa positif. Même mésaventure plus tard. Mais là, un Cabinet plus réticent, renâcle à anticiper par un visa. Trop téméraire sans doute.

Je hume la naissance d'une fâcheuse habitude. Le Directeur général me dit-on, est en route pour Tachkent. Une chance : un collègue passe par hasard au Cabinet. Il doit se rendre demain à la conférence de Tachkent. L'épreuve du texte sera remise au Directeur général. Hélas, le surlendemain, autre message : « Le Directeur général a quitté Tachkent, il sera demain à Kiev ». Bon, alors re tocsin : je demande au Cabinet de faire comprendre au Directeur général que le *Courrier* ne peut sérieusement tenir son calendrier si le Directeur général lui impose des conditions d'incertitudes trop particulières. En écho à ma remarque, le Cabinet du Directeur général me charge de vous dire qu'il en a assez des ultimatums de Caloz » Restons-en là.

A la Conférence générale de l'Unesco, le Projet de programme et budget pour les deux années à venir, est voté. Il serait pertinent, pensais-je, d'en dire quelque chose dans notre prochain numéro. Il faut faire vite un article très compétent avec une vision globale, bref, rédigé par quelqu'un capable de maîtriser une rhétorique substantielle, juste et surtout très éloignée de la langue de bois. J'ai l'auteur qu'il nous faut. Il consent à la brièveté du délai, mais se réjouit du défi de la distanciation. Il s'appelle Jacques Rigaud, depuis peu d'années directeur d'un très important département du Secrétariat. Il est le cœur et la moelle des programmes futurs et de leur évolution dans le budget, il est aussi dans l'organigramme de l'Unesco à l'avant-dernière marche sous le Directeur général, donc le supérieur numéro deux de la rédaction du *Courrier*.

Quelle chance ! Cet orateur talentueux et convaincant accepte ma demande, nonobstant la rudesse du délai. Nous sommes vendredi. Le lundi matin suivant, je trouve son article dactylographié sur mon bureau avec ces mots : « Il faut beaucoup aimer votre *Courrier* pour lui sacrifier un week-end ». Je lis. C'est le texte rêvé. Une secrétaire de l'auteur lui délivre mon mémo. « Pardon pour le week-end, mais c'est vingt sur vingt. On ne pouvait faire mieux. » Dans la même matinée, téléphone du Cabinet : Le Directeur général demande le texte de Rigaud. Tiens, comment le savent-ils déjà ? Près de midi. Rappel du Cabinet : « Le Directeur général s'oppose à la parution du texte Rigaud. » Tout cela sec, sans commentaire. Je rappelle Rigaud. « Que se passe-t-il ? » Réponse : « Je ne suis pas au courant mais pas surpris. Vous vous dites gêné. Ne le soyez jamais. Je regrette seulement mon week-end. » Soit. Mais on n'en pense pas moins. Un auteur maison censuré à son insu par son patron immédiat. Bizarre. Et c'est un bon papier. L'Unesco s'enlise t-elle dans l'anecdote ? L'auteur talentueux fait-il de l'ombre au baobab ? Qui sait ?

1978, fin octobre, l'âge réglementaire de ma retraite. Congé pris avec collègues et amis place Fontenoy, je me retrouve en famille dans notre vieux mas aux murs de pierres, planté dans la nature, entre un village et le vignoble du Languedoc. A quelque trente kilomètres du Rhône, non loin de la mer, je ne suis pas dépaysé. Ne suis-je pas né à soixante mètres de ce fleuve en son adolescence, là où il entame son long parcours à travers les vignobles de mon pays ?

Le loisir m'entraîne vers le passé, vers la profession de toute ma vie, achevée au *Courrier de l'Unesco*. Souvenirs lumineux mais je n'oublie pas que c'est à une institution en pleine croissance que j'avais été heureux d'adhérer : Unesco et *Courrier* étaient au faite de leur prestige.

Cela était perceptible dans tous nos contacts directs avec le public. Vers la fin de mon engagement apparurent les premiers symptômes du déclin, les premières lézardes dans l'édifice, mais pas encore l'heure de la panique. Cela n'a pourtant pas occulté dans mon souvenir les éclats de l'âge d'or.

Les beaux jours : quelques exemples vécus :

Baltique : En vacance, sur l'Île danoise de Bornholm, entre Pologne et Suède. J'entre, en vue d'un répertoire, dans l'arrière boutique d'un savetier. L'artisan, vêtu de son tablier de cuir, est assis devant son établi. Sur celui-ci j'aperçois le *Courrier de l'Unesco*, un numéro récent, édition anglaise. Alors bien sûr, questions, réponses. D'où il appert que notre savetier est un de nos abonnés, qu'il s'enrichit, dit-il, lui comme son fils aîné d'une lecture qu'on ne trouve guère dans les petites gazettes du cru.

Saint Petersburg (alors Leningrad) : Nous déambulons le long de Nevski Prospect en route vers le musée de l'Ermitage où me fait l'honneur de me guider la conservatrice du département de l'Art français. Elle s'arrête soudain devant la vitrine d'un libraire et dit : « C'est ici qu'on peut acheter le *Courrier* ». Une fois par mois tôt le matin, en me rendant à mon musée, je vois une queue d'une bonne cinquantaine de personnes le long de ce trottoir. C'est le jour où paraît dans notre pays votre *Courrier*. J'en profite ici pour m'en approvisionner. Ce lieu est le thermomètre de votre succès. La traduction de vos textes est excellente. Et notre public est friand de lectures en russe sur des thèmes actuels lointains et peu rabâchés ici.

Vingt minutes plus tard, au musée, on me fera voir, sous les combles, un stock de tableaux empilés, des Matisse, des Picasso, en attente d'être montrés dans les beaux étages.

Istanbul, novembre 1998, à l'Université de Marmara : Participant à une semaine internationale organisée par un ancien collègue. Hifzi Topuz, au nom de la Commission turque pour l'Unesco, je vois s'exprimer quantités de vœux traditionnels de l'Unesco. On y confirme avec insistance la nécessité de stimuler les échanges culturels à l'instar de ce que l'Unesco a déjà réalisé dans les domaines de la musique (collection de disques Unesco de musique traditionnelle) ainsi qu'en faveur des traductions littéraires (un millier de livres publiés issus d'une soixantaine de littératures nationales dans la collection Unesco des œuvres représentatives). Cette même semaine je vois encore à Istanbul des experts balkaniques attelés à un travail exemplaire : l'examen critique des manuels scolaires d'histoire et de géographie. Débat inauguré entre les représentants des commissions nationales de Bulgarie, de

Grèce, de Roumanie, de Turquie et de Yougoslavie. Ces commissions décident d'épurer d'un commun accord les manuels véreux, d'en éliminer toute trace de haine et de chauvinisme, d'en pourchasser tout ce qui peut perpétuer les malentendus suspects. Rude tâche. Oh, combien urgente et bienvenue !

Kiruna (Suède) : Un instituteur de cette ville minière en Laponie me confie son enchantement : « L'arrivée jusqu'ici du *Courrier de l'Unesco* ». Celui-ci est devenu un accessoire pédagogique efficace dans notre école. Avec quelques collègues nous étions abonnés à ce mensuel dans trois de ses versions ; en anglais, en allemand et en français. Il est si précieux en classe où des jeunes s'initient à une langue étrangère d'avoir sous les yeux la réalité de textes identiques présentés en des langues différentes et de comparer les traductions. Après, cela va bien plus loin encore. Les uns progressent en anglais, d'autres en français. Ils s'intéressent de plus en plus à la substance. Ils sont curieux de cet Unesco, fenêtre sur le monde, en parlent à la maison, plaident pour un abonnement personnel ? C'est alors par milliers que s'accroît le nombre des abonnés, avant même la naissance de l'édition du *Courrier* en langue suédoise, en 1985.

États Unis : Pourquoi, nous demandions-nous, un si vaste pays comptait si peu d'abonnés au *Courrier* ? Un spécialiste consulté a conclu, après étude sur le terrain et analyse, que dans ce pays librairies et kiosques sont rétribués au pourcentage. Un *Courrier* trop bon marché passe pour de la camelote, ce qui ne valorise ni le vendeur ni le produit. On décide donc d'augmenter de quelques dollars le tarif dans ce pays-là. Résultat : un petit soubresaut des ventes. Avis à qui suggérerait la gratuité partout. On a aussi tenté d'inculper la langue du *Courrier* qui a été l'anglais classique. Le lecteur de ce pays le trouverait trop guindé et préférerait lire en américain, Nous n'avons bien sûr rien changé

dans ce domaine. L'Universalité de nos perspectives nécessitait un minimum de consensus.

Au siège de l'Unesco. La notion de consensus allait de soi entre les fonctionnaires venus de tous les horizons. A cet égard, je n'ai jamais éprouvé de difficulté à m'adapter. Au contraire, j'ai trouvé très enrichissant le climat de travail des fonctionnaires internationaux. A la rédaction, nous étions en phase et non isolés au milieu de la ruche.

Maintenant, arrivé à un âge, qu'on dit avancé, je vois surgir avec retard, maintes images de mon passé vécu à l'Unesco, si riche en personnalités rares, disparues.

Des amis qui n'étaient pas intégrés à la rédaction du *Courrier*. Leur aide nous était indispensable temporairement. Certains, tel Julio Cortázar, ce grand écrivain d'Amérique latine, virtuose de la traduction de qualité et simultanément de la frappe rapide à la machine.

Il me faut nommer un autre virtuose, Bryan Fatherstone, parfait traducteur du russe à l'anglais, connu et apprécié sur tous les continents. Un seul défaut, il habitait en Haute Provence, un petit village et ne répondait pas toujours au téléphone. En urgence, on lui envoyait par la poste une copie du texte. Parfois nous recevions la traduction le lendemain. Un jour d'été, par hasard dans sa région, je m'arrête à Simiand, son adresse, pour une brève visite. Un voisin me dit « Bryan est de retour, il est là-haut sur la colline Notre Dame de Pitié avec les bêtes ». Et j'ai trouvé Bryan assis sur le rocher, une machine à écrire sur les genoux, tapant une traduction tout en surveillant un troupeau de brebis qu'il gardait entre deux contrats dans le monde. « Cela rend service aux amis du village et me dit-il, c'est un bureau où je me sens bien ». Bryan, comme Julio, deux intermittents devenus permanents à jamais dans notre mémoire.

Une autre figure inoubliable de l'Unesco : T.C. Young. Convoqué à une réunion concernant notre budget, je suis en présence de sept personnes dont le Directeur général, M. M'Bow, et T.C. Young : il s'ensuit ce dialogue que j'ai noté dans mon carnet :

TC *Welcome Mr Caloz. You are now the editor-in-chief of the Courier. OK?*

RC *Apparently OK.*

TC *Once again you are a kind of outlaw, Mr Caloz.*

RC *It is rather harshly said, sheriff.*

TC *Sorry. I did not want to offend you personally, nor anyone from the staff.*

RC *Where is the question?*

TC *Since thirty years, you are keeping your designer in a wrong situation, instead of hiring him through our Personal office. I have often advised your "Courier" to avoid that kind of illegality. It is not good.*

RC *I am sorry if you keep being so resentful about that problem. I tried to roughly estimate the harm we have done after so many years. I compared the total salaries paid with the cost of the same*

job at the Unesco official salary. The result may seem incredible: circa 800.000 francs in favour of Unesco. Should we still plead guilty?

TC *No, I would not blame you for the supposed profit. But, making so much money is not your duty according to your job description, while the respect of the rule is a must. Please understand me. If I were less watchful about the Rules and Regulations, what would happen? It would work like a jurisprudence, a gateway for an awful disorder.*

RC *Dear T.C. Young, I can say no more, but telling aloud how much we admire your faithful fight in favour of an efficient Unesco.*

Quant à Frank Molina, cet autre ancien de l'Unesco, artiste et savant aux mille facettes, ses traces sont indélébiles. Comment le décrire ? Faute d'espace sidéral, de vitesse, de souffle, de vision micro-macro, comment cerner ce savant artiste journaliste, créateur de l'admirable « Léonardo », périodique de l'« Université M.I.T. » Même pour la moindre esquisse, je jette l'éponge.

Dans le train qui, en 1978, m'emmenait vers ma retraite, une étrange coïncidence me vint à l'esprit : je tourne le dos à mon métier pendant que dans le monde entier se déroule ce phénomène : les journaux ne confient plus leurs textes aux imprimeries traditionnelles où le linotypiste composait avec son clavier et, ligne après ligne, une gelée de plomb fondu. Cela se fit désormais par les rédacteurs munis de claviers et d'ordinateurs. Bref, c'est la fin, après cinq siècles de l'ère Gutenberg. Voici l'ère des adieux. Dans vingt-trois ans ce sera la fin des cinquante trois ans du *Courrier de l'Unesco*. Demain, chez moi, je taillerai vigne et oliviers. Je jouerai au « Candide », mais n'est pas Voltaire qui veut.

Oui, le monde a radicalement changé en un demi-siècle.

Nous avons eu la guerre froide et d'autres ici et là qui perdurent, la ruée des masses pauvres vers les villes et les pays industrialisés, une évolution troublante des technologies et des sciences à trois ou quatre (ou plus ?) dimensions et, qui sait, de tranchoirs mieux affûtés ?

Notre Rhône en Provence se complait dans son lit. On n'y boit jamais deux fois la même eau en dépit de quelques courbettes au Château Neuf du Pape, il arrivera, passé les Salines, à s'effacer devant la Méditerranée.

Nous autres lurons, n'avons-nous pas, jusqu'ici, radicalement changé ? En chair et en esprit. A l'Unesco jadis, avec notre équipe, nous avons fait de notre mieux. Hélas, selon le jargon des chroniqueurs sportifs, nous avons été victimes d'une défaite. Il me reste à demander pardon à nos jeunes compagnons

des barricades de les avoir contaminés avec nos espoirs et nos enthousiasmes.

Bonus, malus, pour en finir avec mon témoignage et tenter de tempérer son climat d'amertume je vais citer ci-après les quatre dernières lignes que Richard Hoggart, ancien directeur du Secteur de la Culture à l'Unesco, a écrites au terme de son ouvrage « An idea and its servants » où il expose son analyse exigeante et courageuse, parfois corrosive de l'Unesco en action. Je me rallie sans hésiter à son ultime constat.

“Both the idea and the reality of Unesco the one so idealistic and imaginative, the other so complex a tapestry of human failing and virtues will be with us until we die and we would not all wish it otherwise.”

René Caloz

